

## Le monde intérieur du zombie

On sait depuis Jacob von Uexküll<sup>1</sup> que les espèces animales ne vivent pas exactement dans le même monde que nous. Il n'est même pas certain que chacun ne vit pas dans un monde différent. La perception de la mouche n'a rien à voir avec celle du singe, celle du poisson est sans commune mesure avec celle de l'oiseau. Si chaque « être vivant est un sujet qui vit dans son monde propre dont il forme le centre », l'écart entre la capacité d'action et de perception de chacune de ces espèces implique littéralement qu'elles ne vivent pas dans le même monde. Illustrant la pensée de von Uexküll, Giorgio Agamben le synthétisait ainsi :

*L'abeille, la libellule ou la mouche que nous regardons voler près de nous par un jour ensoleillé ne se déplacent pas dans le même monde que celui dans lequel nous les observons et ne partagent pas avec nous, ni entre elles, le même temps et le même espace.*<sup>2</sup>

Gilles Deleuze, grand lecteur de von Uexküll, rappelait l'appréhension de la réalité de la tique. Reprenant le vocabulaire de Spinoza, il notait que de toute la diversité du monde, la tique est sourde et aveugle à tout, et n'a que trois façons d'être affectée par la réalité :

*[Von Uexküll] définira cet animal-là, cette bête-là, par trois affects. C'est pas sa faute, elle n'en a que trois. Mais c'est déjà beaucoup, il y en a beaucoup parmi nous qui n'en n'ont [pas autant]. Trois affects. Le premier, un affect de lumière : grimper en haut d'une petite branche. Le deuxième, un affect olfactif : se laisser tomber sur le mammifère qui passe sous la branche. Le troisième, un affect calorique : chercher la région sans poil, sur le mammifère, la région plus chaude, où il va pouvoir s'enfoncer et trouver le sang. Un monde avec trois affects uniquement alors que la tique baigne dans la forêt immense qui ne cesse d'envoyer des excitations, des sollicitations de tous les côtés. Et à tout elle est fermée, elle est sourde, elle est aveugle, elle est sans affect, sauf pour ces trois choses-là. Le reste du temps, elle jeûne, elle dort.*<sup>3</sup>

En évoquant ainsi la « capacité d'affect » (Spinoza) de la tique, Deleuze montrait que les différentes espèces n'évoluent pas dans le même monde, mais surtout que ces mondes n'ont pas la même complexité, la même finesse ni la même texture.

La clef interprétative que nous offre von Uexküll est précieuse. Elle nous permet de comprendre que le zombie, s'il nous ressemble, ne vit pourtant pas - lui non plus - dans le même monde que nous ; ses yeux ne voient pas le même univers, ni ne réagissent aux mêmes stimuli.

Le dialogue étant impossible, ne nous restent que ses gestes, ses « capacités d'affects » pour appréhender - minimalement - sa phénoménologie. Au nombre de ses affects, cette capacité à se diriger en direction des humains vivants, puis à porter à sa bouche une partie de leur corps pour la dévorer. La simplicité du geste participe à la terreur qu'il sait susciter ; une mécanique épurée mais brutale le meut et on connaît d'avance ce qui, en tombant entre ses griffes, nous attend.

Il en est du zombie comme de la tique, deux rythmes les animent : celui de l'action, lorsqu'une proie passe à proximité de la tique, lorsque le zombie, en présence d'humains, cherche à les manger ; celui de l'attente, lorsqu'il n'y a pas de chair fraîche à portée, que la tique jeûne et que le zombie paraît plongé dans un ennui existentiel. Ce zombie de l'attente, celui de l'inquiétante étrangeté, semble sans affect : sa mécanique simple fonctionne à vide et

<sup>1</sup> Jacob von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Deoœl, 1956, p. 17.

<sup>2</sup> Giorgio Agamben, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, Paris, Payot-Rivages, 2006, p. 67.

<sup>3</sup> Gilles Deleuze, *Le Travail de l'affect dans l'Éthique de Spinoza*, Séminaire de 1978.

on le verra même répéter bêtement, comme les reliques d'affects d'un autre temps, les gestes de son ancienne vie. Tel balayeur continuera à frotter le plancher de ce restaurant ; telle danseuse refera maladroitement et grotesquement, comme un pantin détraqué, un pan de sa routine. Si la conscience semble avoir été emportée, quelque chose comme une mémoire des gestes paraît survivre dans le cerveau ravagé du zombie. Dans ces moments, le zombie est presque touchant, et son malheur assez triste. Pour un peu, on voudrait le consoler.

L'empathie que sait susciter le zombie dans ces moments vides où la mémoire des gestes paraît remonter à la surface tient à ce que le mort-vivant rappelle alors peut-être moins un monstre qu'un traumatisé. Il ressemble à ce clochard hébété par le froid, la souffrance, la maladie et l'alcool, ou encore ces gens foudroyés sur place par un drame terrible qui les aura laissés en ruine. On le sait, les blessures invisibles sont souvent les plus profondes ; le zombie nous attendrit de l'évoquer. Dans l'Occident de ces dernières années, le paradigme de ces gens brisés, de ces individus cassés par un événement, est à trouver dans la figure du survivant du 11 septembre. Dans son ouvrage majeur, *L'Homme qui tombe*, Don DeLillo rendait compte de cette réduction des affects et de la mécanisation des gestes chez les rescapés de l'effondrement des deux tours.

*Ce n'était plus une rue, mais un monde, un espace-temps de pluie de cendres et de presque nuit. Il marchait vers le nord dans les gravats et la boue et des gens le dépassaient en courant, avec des serviettes de toilette contre la figure ou des vestes par-dessus la tête. [...] H était en costume et portait une mallette. Il avait du verre dans les cheveux et sur le visage, des éraflures marbrées de sang et de lumière. [...] Quelqu'un sortit du dîner et ébaucha le geste de lui tendre une bouteille d'eau. C'était une femme portant un masque antipoussière et une casquette de baseball, puis elle ramena la bouteille à elle pour dévisser le bouchon avant de la lui tendre à nouveau. Il posa sa mallette pour la prendre, à peine conscient de ne pas utiliser son bras gauche, d'avoir dû poser la mallette pour prendre la bouteille. Trois véhicules de police fonçaient vers le bas de la ville dans un hurlement de sirène. Il ferma les yeux et but ; il sentit l'eau passer dans son corps, entraînant la poussière et la suie. Elle le regardait. Elle dit quelque chose qu'il n'entendit pas et il lui rendit la bouteille puis ramassa sa mallette. H y avait un arrière-goût de sang dans la longue gorgée d'eau.<sup>4</sup>*

Le rescapé apparaît comme la version savante et apaisée du zombie. Il est si amoché qu'on se doute bien qu'il ne sautera à la figure de personne ; il a renoncé à toute velléité. L'agressivité comme la capacité d'affect se sont envolées. Le zombie de l'inquiétante étrangeté décline un paradigme central dans l'Occident contemporain : celui de l'individu frappé par un drame. Que ce drame soit l'une des catastrophes majeures qui auront ponctué le début du XXI<sup>e</sup> siècle (11 septembre, tsunami, ouragan, etc.), ou un accident, une crise personnelle (accident de voiture, drogue, traumatisme cérébral, etc.), le sujet se fait zombie en étant un vivant absent de lui-même. Que l'effet de ce drame soit temporaire ou permanent, la conscience est mise à mal, fragilisée. Un choc trop grand aura fait vaciller ce qui nous définit comme humain : notre capacité à penser.

Catherine Malabou notait dans son ouvrage *Les Nouveaux blessés* à propos de sa mère, atteinte d'Alzheimer :

*En fait, ce n'était plus une personne diminuée qui était devant moi, la même femme un peu plus faible qu'avant, amoindrie, abîmée. Non, c'était une étrangère, qui ne me reconnaissait pas, qui ne se reconnaissait pas elle-même parce quelle ne s'était sans doute jamais rencontrée. Derrière le halo familial des cheveux, le ton de la voix, le bleu des yeux, perçait, phénomène ontologique bouleversant, la présence absolument incontestable de quelqu'un d'autre.<sup>5</sup>*

On l'aura compris, ce « quelqu'un d'autre » est marqué, pour Malabou, moins par une

<sup>4</sup> Don DeLillo, *L'Homme qui tombe*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 9-11.

<sup>5</sup> Catherine Malabou, *Les Nouveaux blessés. De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains*, Paris, Bayard, 2007.

personnalité positive différente, que par un lissage des affects, par une insensibilité, une incapacité à ressentir. Le sujet réduit à un minimum, sans émotion et sans but :

*Dès lors, les dommages cérébraux, quels qu'ils soient, ne provoquent jamais seulement des détériorations cognitives, mais toujours aussi des détériorations émotionnelles : déficits affectifs ou libidinaux, ruptures d'habitudes, pertes tragiques d'accoutumance à la vie.*<sup>6</sup>

D'où des sujets étonnants, semblant distants de tout, comme égarés. Le zombie nous inquiéterait ainsi, dans ces moments d'ennui, en évoquant une condition certes rare et tragique, mais une condition possible de l'homme.

### **Les traumatismes de la modernité**

Le zombie comme figure d'exception, donc. Mais est-ce si sûr ? Cette perte de notre capacité de penser est-elle toujours nécessairement le fruit d'un accident ? Est-elle toujours rare et irrémédiable ? À regarder notre société un peu plus attentivement, on observe que le «traumatisé » semble incarner non seulement un accidenté, nombre de sujets victimes de la modernité et de sa cruelle logique de la performance. Le traumatisme serait alors à penser non pas comme un événement singulier et contingent, mais comme la corrosion progressive du caractère, produite par le rythme de l'Occident même. Le zombie ne serait pas l'image d'une exception, mais d'un pan de notre condition contemporaine, un pan auquel nous pourrions pour la plupart, à un moment où un autre, nous identifier. Du coup, ce zombie qui conserve à la main sa valise et porte un complet déchiré rappellerait moins un sujet dont le cerveau aurait été ravagé par l'Alzheimer que, plus simplement et de façon plus troublante, ces employés vidés et épuisés, rentrant du boulot après une journée effrénée, folle, éreintante. Ce zombie évoque ces individus aveugles à tout, à leur voisin comme à la beauté du monde. Pour penser une telle condition, Freud peut nous être, ici encore, d'un certain secours.

Freud définissait le traumatisme comme l'effraction d'un événement dans la psyché. Aussi la conscience a-t-elle à ses yeux comme fonction importante de protéger des excitations. L'homme ne doit pas réagir à tout, il ignore, en fait, une part considérable des stimulations du monde afin de maintenir une certaine consistance et une cohérence de la pensée comme du geste. Freud écrivait éloquemment : « *Pour l'organisme vivant, la fonction de pare-excitations est presque aussi importante que la réception d'excitations.* »<sup>7</sup> L'inconscient n'est constitué que de ce qui a, d'une façon ou d'une autre, trouvé le moyen de traverser la conscience, que ce soit par répétition ou par force. Afin de maintenir l'équilibre interne, la conscience agirait comme un mur ou un filtre ; les chocs, débordant ce mur, marqueraient donc la psyché : le traumatisé de guerre, auquel référait Freud, est sans doute la figure d'Épinal d'une telle conception. Il s'est rompu sous une vague trop grande, trop forte ; sa psyché a subi « *une rupture de la barrière de protection* »<sup>8</sup>. L'esprit brisé, peut-être à jamais, par cette violence, sa capacité à être affecté par le monde largement amputée, le sujet traumatisé se révèle désormais largement insensible à l'univers extérieur. Dissolution de la subjectivité et incapacité à éprouver de nouvelles expériences vont, chez Freud, de pair.

Walter Benjamin, dans son *Sur quelques thèmes baudelairiens*, fit de la logique freudienne un modèle plus général pour penser le choc de la modernité. Si la modernité n'a pas la brutalité de l'attentat terroriste ou de la guerre, elle impose au sujet une succession de chocs, proches des effets du traumatisme freudien. Ceux-ci troublent la subjectivité, la rendent de plus en plus insensible au monde et aux nouvelles expériences. Perpétuellement heurté par le rythme du monde, le sujet s'y serait habitué : « *À mesure [qu'ils] sont plus fréquemment enregistrés par la conscience, on peut moins escompter un effet traumatisant de ces chocs.* »<sup>9</sup>

La chose est lourde de conséquences : en élevant de plus en plus le mur de la conscience, de moins en moins de traumatismes, mais aussi de moins en moins d'expériences se fraieraient un chemin jusqu'à la mémoire. Nous serions plus endurants, mais plus pauvres ;

<sup>6</sup> Ibid, p.11.

<sup>7</sup> Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 75.

<sup>8</sup> Ibid, p. 83.

<sup>9</sup> Walter Benjamin, « Sur quelques thèmes baudelairiens », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 338.

plus résistants, mais plus vides :

*[...] plus la part de l'élément de choc est importante dans les impressions singulières, plus la conscience, cherchant à se prémunir contre les excitations, doit être inlassablement aux aguets, plus elle y réussit enfin et moins ces impressions entrent dans l'expérience [...]*<sup>10</sup>.

Le choc de la modernité ne produirait pas, du jour au lendemain, des zombies. Il y aurait toutefois, au cœur de la modernité, quelque chose comme un devenir-zombie, pour pasticher le langage deleuzien. Le lissage de la subjectivité et la difficulté à vivre de nouvelles expériences marqueraient l'horizon de notre condition (post)moderne.

Distinguant la stimulation de l'expérience, Benjamin notait que l'habitant des villes modernes est certes de plus en plus stimulé, mais d'une stimulation le laissant non pas plus riche, mais plus pauvre en expériences. Force est de constater que cet effet s'est exacerbé au cours du dernier siècle. Giorgio Agamben illustre ainsi, à la fin des années 1970, la pensée benjaminienne :

*Dans une journée d'homme contemporain, il n'est presque plus rien en effet qui puisse se traduire en expérience : ni la lecture du journal, si riche en nouvelles irrémédiablement étrangères au lecteur même qu'elles concernent ; ni le temps passé dans les embouteillages au volant de sa voiture ; ni la traversée des enfers où s'engouffrent les rames du métro ; ni le cortège de manifestants, barrant soudain toute la rue ; ni la nappe de gaz lacrymogènes, qui s'effiloche lentement entre les immeubles du centre-ville ; pas davantage les rafales d'armes automatiques qui éclatent on ne sait où ; ni la file d'attente qui d'allonge devant les guichets d'une administration ; ni la visite au supermarché, ce nouveau pays de cocagne ; ni les instants d'éternité passés avec des inconnus, en ascenseur ou en autobus, dans une muette promiscuité. L'homme moderne rentre chez lui le soir, épuisé par un fatras d'événements - divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces - sans qu'aucun d'eux ne se soit mué en expérience.*<sup>11</sup>

Les villes que semble fréquenter Agamben, avec « leur nappe de gaz lacrymogènes », et leurs « rafales d'armes automatiques », sont particulièrement angoissantes - c'est peu dire. Sur le fond, toutefois, le philosophe italien décrit bel et bien notre expérience contemporaine : nous sommes constamment sollicités par le monde, mais d'une sollicitation nous déposédant de nous-mêmes<sup>12</sup>. Lent processus, et processus incertain, évidemment : nous ne sommes pas zombies, mais cet abrutissement de la conscience et cette difficulté à vivre des expériences caractérisent bel et bien notre époque<sup>13</sup>.

**COULOMBE Maxime; *Petite philosophie du zombie*; Paris, P.UF., 2012; pp.53-63.**

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 341.

<sup>11</sup> Giorgio Agamben, *Enfance et histoire. Sur la destruction de l'expérience* (1978), Paris, Payot-Rivages, 2002, p. 24-25.

<sup>12</sup> Sur cette question de l'expérience et le débat entre Georges Didi-Huberman et Giorgio Agamben, voir Maxime Coulombe, « Epiphanie et modernité : note sur le pessimisme », dans *Lucidité : vues de l'intérieur*, Mois de la photo de Montréal, Montréal, 2011.

<sup>13</sup> Malabou évoquait de même la proximité entre traumatisme biologique (maladie, blessures cérébrales) et traumatismes politiques et sociaux lorsqu'elle notait : « Les comportements des sujets victimes de traumatismes dus à la maltraitance, à la guerre, aux attentats terroristes, à la captivité, aux abus sexuels, présentent des points communs très frappants avec ceux des cérébro-lésés. Il est possible de nommer ces traumatismes des « traumatismes sociopolitiques ». Sous ce terme générique, il faut entendre tous les dommages causés par l'extrême violence relationnelle. Or la frontière qui sépare traumatismes organiques et traumatismes sociopolitiques est aujourd'hui de plus en plus floue » (*ibid.*, p. 37, soulignés par nous).